

Au temps du coronavirus

Vendredi devait coïncider avec petit bonheur printanier que maman avait décidé de s'offrir pour changer de dix semaines affreuses passées à essayer, de comprendre ce qui se passait, de s'en souvenir, et enfin de ne pas fréquenter ses proches qu'elle voyait tous les jours avant... A 88 ans, la leçon a été éprouvante. Mais bon an, mal an, « on en a vu d'autres » avait repris le dessus. De multiples affichettes avaient fleuri le parcours de son appartement. Recommandations à l'envi, rappelant l'éducation reçue, des relents de la rude enfance.... réveille-toi, mange, bois, ((avance, tiens toi droite ! Lis ! Soumets-toi, travaille, trouve ta place à cette tablée de,toi l'indomptable !)) Réfléchis !

Oui mais pas trop, car comment comprendre cette idée qu'à l'orée du 9ème « décanat », on doit faire attention à ne pas se faire contaminer par un vilain et méchant petit virus qui vous promet... « tous les feux de l'enfer, une rigolade, à côté » !!... Question de priorité, le lui avait-on asséné.

Le dernier arrivé, tout juste à peine 11 mois, celui qu'elle avait juste pu entrevoir, tenir dans ses bras en béant de bonheur, celui-là, du jour au lendemain, il lui fut interdit de l'approcher. Les visites matinales, après avoir lu son journal, l'amener à quelques pas, en lecture à sa fille, commencèrent par s'espacer pour se terminer en queue de poisson.

---J'ai la mémoire qui flanche, je m'souviens plus très bien---...

Pour maman a commencé un-- petit bal perdu-- en vrai. La dernière fois que je l'ai vue vivante, nous étions au restaurant, sur le trottoir d'en face, elle a vu passer son beau-fils, promenant son arrière-petit-fils, et donc, l'interdit d'une rencontre dont elle aurait pu mourir d'envie. Je l'ai vu sur son visage, je ne l'ai pas trop commenté non plus, ne voulant pas retourner le couteau dans la plaie, ce d'autant plus, que ce petit bout de chou avait contracté la petite horreur virale quelques semaines auparavant ! Interdit de chez interdit, no coment...

Bref, nous en étions restées à, malgré les hauts commandements, nous donner un rendez-vous pour le vendredi suivant où elle désirait voir les fleurs dont je me vante tellement ! Forcément, je n'ai vraiment pas la main verte...Les pivoines arbustives à faire pâlir la rougeur sanguine de la pivoine habituelle., si elles arrivaient en même temps, ce qui n'est pas le cas, la rose arrive avant la sanguine, sans doute pour nous laisser le plaisir intact et non concurrentiel devant tant de majestés. Les soucis, multipliés en bandes qui n'arrêtent pas de fleurir et de produire des graines d'un orange absolument complémentaire au vert tendre. Les boutons de millepertuis abondamment répartis qui semblent chercher le poussoir « ouvert ». L'explosion de la treille tous azimuts démontrant bien la maladresse de ma taille, se la dispute aux lilas qui terminent déjà leur floraison déraisonnable et si hautes, que la taille va ressembler à un exercice de grimpe au moyen de je ne sais quel instrument ? Tout en bas, la glycine que j'avais bien rabattue s'est répandue en grappes odorantes et légères tel un raisin imaginaire dont on pourrait gober le vent. Le coudrier, le pommier, l'iris d'eau, les cerisiers, le sureau, le saule pleureur, le cotoneastair, les oeilleux, les rosiers, les tagètes...etc Tous se sont mis en route à tel point que me voyant me perdre dans ma jungle, maman a fini par dire : « il faut que je vienne voir tout ça » ! Ni une ni deux,

rendez-vous vendredi, « je viens te chercher, tu restes jusqu'au lendemain, qu'on ait le temps de papoter... ».

C'était sans compter sur son coeur. « Je ne suis pas malade », avait-elle pris l'habitude de dire, « je suis vieille » ! Comme un résumé clair et concis de la situation, puis de se lancer dans une diatribe sur la validité de ses lamentations, qu'elle trouvait assez déplacés, (mais pas tant que ça), sans besoin d'intervention extérieure, une habitude qu'elle avait prise avec elle-même peut-être. Je tâchais donc de respecter, j'ai toujours été fascinée par les dialogues internes, ce mystère qui nous fait parler avec nous-mêmes. Je me suis souvent demandé si les rêves n'étaient pas, justement les sources de ces monologues qu'on peut vouloir argumentatifs parfois, car sommes-nous toujours d'accord avec nous-mêmes ?

Puis tout s'est précipité, un appel à 21 heures, ma soeur, angoissée qui me dit que maman a du être hospitalisée en urgence, il semble qu'elle ait fait un infarctus. Elle part, consciente, elle a des douleurs précordiales en effet, elle a eu le bon réflexe, appeler au secours. Pour les ambulanciers, il est clair qu'ils ne vont embarquer que maman, cause corona-virus, ils essayent une justification, de toute façon si ça se trouve elle est de retour dans une heure ... Ok. Un peu plus tard, dans la soirée, nouvel appel, en effet, l'infarctus est confirmé, le pronostic reste cependant réservé à 50/50. On a pu poser un stent mais le vaisseau incriminé était en très mauvais état. Bon, confiance. Le lendemain, au travail, cinq heures quarante-cinq debout, il n'y aura pas d'alternative pour moi, je ne peux théoriquement pas quitter mon poste. Ce sont donc mes soeurs qui s'y collent. La journée se passe tant bien que mal, à midi j'appelle, l'infirmière ne se montre pas rassurante, ma maman a de la peine à tenir en place et elle accuse quelques déficits cognitifs, alors qu'il lui faudrait un calme absolu. Les troubles dans l'espace et le temps sont connus, ce n'est pas une surprise. Je demande à lui parler. J'entends une voix complètement transformée, celle de ma maman avec 20 ans de plus, toute petite, rauque et manifestement sans sa prothèse dentaire, j'en suis toute retournée. Le trouble s'intensifie lorsque je me rends compte de son état confusionnel et j'ai beaucoup de peine à la ramener à l'hôpital, elle se croit dans un village ailleurs et de plus veut s'habiller et partir ! Je tâche tant bien que mal de la ramener à la réalité, mais elle a de la peine à m'entendre. Pendant ce temps-là, dans le service on se demande comment occuper Madame qui erre dans le couloir se disant désœuvrée... On a appelé ma soeur qui amènera son tricot et ses mot croisés. Celle-ci me dira ensuite n'avoir pu franchir le sas d'entrée de l'hôpital, le civiliste restant sourd à tous ses arguments. Elle sera priée de rebrousser chemin, sans aucune chance d'être entendue, On suit les ordres... . L'après-midi semble se passer correctement, peut-être l'a-t-on sédatée ? Nous n'en saurons rien. Elle parle encore avec sa fille cadette vers 19.00, lui disant qu'elle vient de rentrer, ce que ma soeur ne contredit pas. Tout semble rentré dans l'ordre. Mais l'ordre n'est pas toujours le nôtre, lorsque la grande faucheuse s'articule et aiguise ses appétits. C'est ainsi qu'à 21.00 coup de semonce, maman s'agite, et semble convulser (l'effet de médicaments?). Elle refait un deuxième infarctus, qui fait voler en éclat la première mise en place et ouvre tout grand la porte à des soins beaucoup trop violents et importants pour elle. Car elle a été très claire en entrant, elle ne veut aucun acharnement, pas d'intubation ni de soins qui pourraient l'invalider plus longtemps. De toute manière, il est déjà trop tard,

son coeur progressivement s'est arrêté de battre et elle a quitté ce monde sans autre formalité, aurait-elle ironisé....

Le reste devient limpide, l'hôpital nous informe de son décès et nous sommes invités à monter dans le service et reconnaître son corps. Et c'est très exactement là que les questions insidieuses se posent : pourquoi est-ce moins dangereux maintenant qu'e tout à l'heure, où il aurait été bénéfique qu'elle voit une tête connue qui la rassure ? Comment accepter l'argument selon lequel si elle avait eu des visites, les autres en auraient demandé aussi ? Quelle logique a amené une seule personne à avoir un droit de veto sur les entrées et sorties et visites de ce service ? Alors qu'il est stipulé dans le site de l'hôpital toutes les règles afférentes au covid, avec une notion de négociation possible en cas de danger extrême, de plus en fin de confinement strict ? Est-ce qu'un pronostic 50/50 chez une personne de 88 ans n'est pas suffisant pour se dire que la discussion doit avoir lieu entre plusieurs intervenants, dont le demandeur ? Qu'est-ce qui préside à ce non, purement administratif et non argumenté cliniquement ?

L'arbitraire aurait-il droit de cité dans un monde aussi sophistiqué ? Vaut-il bien la peine de vouloir sauver à n'importe quel prix des personnes âgées, sans leur demander leur avis et sans se préoccuper de leur insupportance à des contraintes qui frisent le déraisonnable, voire des paradoxes insurmontables ? Pourquoi lorsqu'une machine administrative se met en marche n'y a-t-il aucun humain capable de l'arrêter, pour penser, réfléchir, peser agir toutes ses petites possibilités qui contribuent à supporter l'indignité de se faire diriger par des muscles plutôt que par des cerveaux ? Que se passe-t-il ? Aurions-nous définitivement perdu tout courage ? Toute forme de réflexion qui pourrait contrecarrer une pensée automatique ?

Toutes ces questions dont riaient beaucoup les contempteurs de Georges Orwell ont-elles lieu d'être pertinentes aujourd'hui, ou bien n'apprenons-nous rien, juste à compter les dommages collatéraux. Pauvre monde, chère maman, je suis désolée de n'avoir pu serrer ta main que froide, aussi glacée que ces humains qui ne pensent plus et dissimulent leur responsabilité derrière de hauts murs. On dit toujours cette phrase d'avocat : on est toujours plus intelligent après, je rajouterai qu'en cas de mort elle prend une forme creuse, d'un incommensurable vide.